

## Ebène. Aventures africaines

PAR PASCAL JOURDANA

Ryszard Kapuscinski se dit être “à la croisée de cinq disciplines : la littérature, le reportage, l’anthropologie, la philosophie, le journal intime”. Pour les lecteurs français, cela fait un parfait écrivain voyageur, et d’ailleurs le festival Etonnants Voyageurs de Saint-Malo, qui l’a salué deux fois en douze ans, ne s’y est pas trompé. Mais lui, à la manière des anglo-saxons, parle de non-fiction. “J’écris, c’est tout.”

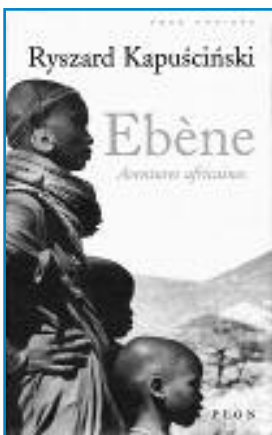
Correspondant pour l’Agence polonaise de presse (PAP), Kapuscinski a tout traversé : les pays (presque tous les continents, à l’exception notable de l’Europe, qui ne “l’intéresse pas”), plus de trente coups d’Etat, des fusillades, le paludisme, la tuberculose, quatre condamnations à mort... Il a “pondu”, dans l’urgence, dépêches sur dépêches. Mais, la nuit, dans les modestes chambres d’hôtels ou les logements misérables qu’il a toujours choisis pour quartiers, il notait sur ses carnets “autre chose” : toutes les pensées qui ne pouvaient trouver leur place le jour. Il écrira ainsi ses reportages les plus connus, une vingtaine de livres en tout, dont cinq seulement sont traduits en France. *Ebène* est l’inventaire de ses années d’“Afrique”. Un terme pour lui trop commode et bien sommaire, car ce “continent, trop vaste pour être décrit, en réalité n’existe pas.” Même pour lui, qui semble y avoir trouvé son véritable territoire ? Ses séjours démarrent avec fracas en 1958 (“Ghana. Le début, le choc”, premier chapitre de ces *Aventures*

*africaines*), lors de la proclamation d’indépendance du premier Etat libre de l’Afrique noire colonisée. Elles s’achèvent, trente chapitres et quarante ans plus tard, par un calme étrange, provoqué par la menaçante irruption d’un grand éléphant mâle pendant un réveillon en plein air au milieu d’un parc national tanzanien.

Ryszard Kapuscinski narre l’Histoire et les histoires en pointillé, presque toujours sous l’angle de la rue ou de la brousse. Il rythme les événements importants par des tranches de vie intimes, parfois graves, parfois loufoques, mais auxquelles il consacre une place tout aussi importante. En Afrique, comme ailleurs, il a partagé le sort des plus démunis, traversé les déserts et sillonné les chemins de traverse plutôt que “les itinéraires officiels, les palais, les hommes importants et la grande politique”. Laissant souvent ses collègues dubitatifs, voire stupéfaits, comme ce correspondant du *Daily Telegraph* lui demandant lorsqu’il revient du Rwanda, dans les années soixante : “Tu as vu le Président ? – Non ! – Alors, pourquoi y as-tu été ?”

Une conduite dictée en partie par le manque de moyens : la PAP est une des agences les plus pauvres du monde. Mais surtout, une manière de rester fidèle à son enfance difficile. Né en 1932 à Pinsk, petite ville alors polonaise, aujourd’hui biélorusse, il a fui avec ses parents la déportation pour gagner Varsovie, occupée par les nazis puis par les Soviétiques. Il a connu la faim et la peur, et ne les a jamais oubliées. Ce qui lui permet, croit-il, de clamer son “innocence” aux habitants noirs des pays qu’il traverse : “Les Polonais aussi pendant cent trente ans ont été la colonie de trois Etats étrangers, des Blancs par-dessus le marché !” Sans succès, sinon celui de mieux comprendre, et nous faire comprendre, les mentalités, avec clairvoyance et lucidité.

Son style, sans emphase, épouse une véritable passion pour l’autre, son “prochain” : Kapuscinski est toujours en étonnante empathie avec les gens qu’il croise. De plus, malgré les cataclysmes permanents qui ébranlent ce continent, le récit est



Ryszard Kapuscinski,  
*Ebène. Aventures  
africaines*,  
Plon, octobre 2000

rarement pessimiste. Et surtout, il a beau mêler et emmêler interprétations politiques, réflexions poétiques, annotations géographiques, silhouettes dans la nuit, précisions historiques, commentaires officiels, trajets nomades..., ses explications restent toujours limpides. Mieux, elles éclairent souvent, avec une maîtrise inégalée, une situation restée confuse aux non-spécialistes. Comme cette conférence sur le Rwanda, ou encore le chapitre Zanzibar, à cet égard symptomatique. Kapuscinski y décrit la situation de l'île isolée par un coup d'État, détaille les difficultés des journalistes pour la rallier à partir de Dar es-Salaam, résume en un clin

d'œil les étapes de la découverte de ce continent mystérieux qui fascine et effraye les Occidentaux, explique les conditions de la mise en place du trafic d'esclaves, et décrit tout en même temps l'agitation nocturne, dans sa chambre, des insectes et des lézards à qui il prête des pensées irrésistibles de drôlerie. Un singulier fatras ! Une alchimique recette en réalité (une pincée de généralité, une cuillerée d'analyse pointue, un saupoudrage d'humour), qui donne tout à comprendre en quelques lignes. Sorcier du reportage : ainsi John le Carré et Salman Rushdie désignent-ils Kapuscinski. Sans contester. Un magicien du verbe, aussi.

## Autres livres de Ryszard Kapuscinski

*Le Négus* (portrait de l'empereur d'Éthiopie Haïlé Sélassié) ; *Le Shah ou la Démesure du pouvoir* (la fin d'un despotisme... et le début d'un autre) ; *Imperium* (sa vision de l'Union soviétique en pleine désintégration). Ces trois ouvrages sont publiés dans la collection 10/18.

### VOIR AUSSI

“La fin de l'hégémonie occidentale ?” Entretien avec Ryszard Kapuscinski paru dans la *Gazeta Wyborcza*, repris par *Courrier International*, numéro 573, daté du 25 octobre 2001.

On retrouve dans cet entretien réalisé après les attentats du 11 septembre une même lucidité. Il y rappelle quelques vérités, en particulier que nous, les Occidentaux, ne constituons qu'une partie insignifiante de l'humanité. Nos divertissements, qui créent de plus en plus d'inégalités, provoquent “sentiment de marginalisation et de frustration [chez] ceux qui se rendent compte qu'il n'y a pas de place pour eux dans la grande course à la consommation”.

“On parle de la globalisation, de l'effacement des frontières entre les pays. Ce processus se déroule

effectivement, mais, quelque part, sous la surface, les gens restent attachés à leur culture, à leur identité et à leurs traditions. Je parcours le monde depuis quarante ans et, depuis la fin de la guerre froide, j'ai remarqué que certains comportements ont été “décongelés”. [...] Lors de mon dernier séjour en Afrique et en Asie, partout les gens m'ont fait sentir que je n'étais qu'un hôte venu d'Europe, et un hôte toléré uniquement lorsqu'il accepte leurs valeurs et leurs coutumes. C'est un comportement tout à fait nouveau, marqué par la fierté vis-à-vis de sa propre culture, de sa langue et de sa manière de vivre. Ces dernières années, j'ai fini par me sentir étranger, comme si je ne faisais que passer dans LEUR monde.”

Avec sagesse, il affirme que les six milliards de personnes d'une société planétaire seraient ingouvernables par une autorité unique. Les systèmes sont différents, les valeurs sont contradictoires. Alors, “utiliser le langage de la terreur et de la haine équivaut à jouer avec des allumettes à côté d'un baril de poudre”.